

South relatively few blacks became freehold farmers. The commune became a dominant institution in rural Russia; peasants gained considerable autonomy, both legal and economic. The situation was far different in the American South. However, in both societies, Kolchin suggests, the reforms raised expectations, and widespread disillusionment eventually set in.

Amy Dru Stanley looks at the changing role of black women in the South and white women in the North after the Civil War. She notes that the freed people, male and female, fought for the right of women to stay home and do housework. Northern and southern whites wanted black women to continue to work in the fields. "But in the eyes of former bondsmen," Stanley observes, "the right to be sole owners of their wives' labor was fundamental to freedom" (p. 202). The same outlook characterized the poorly paid male workers of the North. They wanted higher wages so their wives could stay at home. Working men and women throughout the North, and increasingly legislatures, agreed with this logic.

Clayne Pope contends that free labour, and the social and geographical mobility that has been its counterpart, has produced "increasing levels of economic well-being and a narrowing of some aspects of the distributions of material rewards of society" (p. 257). Pope sets his argument in an international framework, including data for several European countries and Canada, but the essay is unconvincing. The international comparisons are facile, and there is no attempt to weigh the impact of mobility against other factors such as resource endowment, capital flows, or culture, which also contributed to growth.

Although not all the essays are of the same quality, this collection broadens our horizons. The editor, Stanley Engerman, provides a thoughtful overview. A full set of notes points the reader to additional sources. The volume is an excellent introduction to a concept — free labour — that is often mentioned but rarely explored in depth. The collection not only provides answers, but will lead you to ask new questions about the lives of working people.

Marc Egnal
York University

Lorraine Gadoury — *La famille dans son intimité. Échanges épistolaires au sein de l'élite canadienne du XVIII^e siècle*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 1998, 186 p.

Lorraine Gadoury, dans ce livre issu d'une recherche post-doctorale menée de 1988 à 1990, « entend lever le voile sur les sentiments, les attitudes et les valeurs des membres de l'élite canadienne, à l'intérieur de leur famille, pour la période précédant l'industrialisation » (p. 16). Pour remplir cet ambitieux programme, elle utilise un corpus de lettres familiales échangées entre les membres de l'élite noble et bourgeoise de 1700 à 1800, dates rondes, correspondance qui est conservée dans l'intéressante et sous-exploitée Collection Baby de l'Université de Montréal.

Après avoir dressé un portrait sommaire de l'élite canadienne du XVIII^e siècle, directement inspiré de sa précédente monographie (*La Noblesse en Nouvelle-*

France. Familles et alliances, Montréal, Hurtubise HMH, 1992, 208 p.), l'auteure fait état au second chapitre des résultats obtenus dans le traitement statistique de son corpus. Elle établit ainsi que les rédacteurs et les destinataires des lettres familiales sont majoritairement des hommes (p. 54), ce qui n'est guère surprenant, et que cette correspondance révèle une certaine souplesse dans l'utilisation du vocabulaire de la parenté, notamment en ce qui a trait à la belle-parenté ainsi qu'au cousinage (p. 61). L'existence de traditions familiales dans l'utilisation des formules de début et de fin de lettre est également soulignée (p. 69), mais l'auteure ne pousse pas plus loin l'analyse des conditions particulières de production du témoignage épistolaire.

Les trois chapitres suivants entrent véritablement dans le vif du sujet en analysant successivement les relations conjugales, les rapports parents-enfants et le rôle de la parenté. Le choix des conjoints est une affaire de famille, mais les lettres, dont la confidentialité n'est jamais assurée, demeurent souvent muettes sur le détail des tractations pour ne pas nuire à la réputation des jeunes gens impliqués (p. 80–81). Au coeur même de la problématique du livre, le thème des sentiments vécus au sein du couple fait curieusement l'objet d'un traitement superficiel qui confine parfois à la banalité; Gadoury conclut ainsi que « de la même façon qu'à présent, certains couples réussissaient à être heureux et d'autres non » (p. 86). Elle explore ensuite les sentiments des parents envers les enfants et adopte une approche plus nuancée, qui fait mieux ressortir, d'une part, les évolutions au cours de la période étudiée et, d'autre part, entre les deux groupes qui forment l'élite, la noblesse semblant avoir pris le virage sentimental plus tôt que la bourgeoisie qui fait toujours preuve, à la fin du XVIII^e siècle, d'une certaine rigidité dans l'éducation des enfants (p. 108).

En consacrant un chapitre à la parenté, Gadoury contribue à rétablir un certain équilibre dans une histoire de la famille qui privilégie trop souvent l'étude du ménage aux détriments de la parentèle. Elle fait bien ressortir l'importance des liens d'alliance qui tissent de solides réseaux de solidarité, entre les familles unies par le mariage, que même l'éloignement n'arrive pas à altérer (p. 138). De l'aveu même de l'auteure, l'exploitation de la correspondance familiale atteint toutefois ses limites lorsqu'il est question des conflits familiaux, la loi du silence étant alors de mise (p. 150). Hormis les reproches qui relèvent de la rhétorique épistolaire — portant essentiellement sur le manque de nouvelles — elle ne relève que peu d'exemples de tensions familiales ouvertement exprimées. De manière générale, si Gadoury ne fait pas de découverte majeure sur les relations familiales au XVIII^e siècle, elle confirme cependant l'existence au Canada de comportements de l'élite observés en Europe et en Nouvelle-Angleterre, ce qui comble une lacune de l'historiographie. Le dernier chapitre, le moins étoffé, rapporte les attitudes de l'élite canadienne face à la maladie, à la mort et à la foi.

Les nombreux extraits de lettres qui illustrent les propos de l'auteure mettent le lecteur en contact direct avec les documents étudiés et rendent le texte vivant; ils révèlent également toute la richesse des archives utilisées par l'auteure. On peut toutefois déplorer la minceur de l'argumentation qui entoure la présentation de cette correspondance familiale. Gadoury prend position dès l'introduction dans un débat historiographique, qui semble un peu dépassé, sur le passage de la famille traditionnelle à la famille moderne. Elle appelle à une « remise en perspective d'une vision

évolutionniste simpliste » (p. 15), sans toutefois proposer un cadre d'analyse alternatif et sans véritablement se dégager de la problématique famille traditionnelle/famille moderne. Tout au long de son livre, elle s'attache à retrouver les caractéristiques traditionnelles — comme le choix familial du conjoint et l'importance du réseau de parenté — et les caractéristiques modernes de la famille — relations affectueuses entre les conjoints et envers les enfants — à travers la correspondance des élites, pour conclure que ces deux ensembles de caractéristiques sont présents, à divers degrés, dans toutes les familles à l'étude durant tout le siècle, ce qui invaliderait le concept même de modernité (p. 171). Elle s'arrête là dans sa démonstration, sans avancer sa propre vision de la famille canadienne au XVIII^e siècle.

L'ouvrage de Lorraine Gadoury demeure intéressant, bien que très descriptif dans sa forme. Toutefois, l'absence d'index rend difficile l'utilisation de ce livre comme outil de référence pour les chercheurs s'intéressant à des familles particulières du XVIII^e siècle canadien. C'est un livre qui indique la voie à d'autres chercheurs en démontrant qu'il existe encore plusieurs avenues à explorer pour mieux connaître la vie familiale en Nouvelle-France.

Sylvie Perrier
Université de Sherbrooke

Serge Gagnon — *Le passé composé. De Ouellet à Rudin*, Montréal, VLB éditeur, 1999, 190 p. (Collection « Études québécoises »).

L'opération historiographique comporte sa part de risques. Elle implique une objectivation de ce qui est à la fois un savoir objectivé au regard de la discipline historique et un construit de la part du sujet historien. Ce faisant, elle exige de son praticien la maîtrise d'un exercice délicat, soit de concilier sa subjectivité propre avec celles inhérentes à son objet d'étude, afin de tenter une explication évitant l'effet de système et visant l'idéal disciplinaire de l'objectivité. Exercice périlleux s'il en est, puisque toute absence de distance entraîne souvent le télescopage. En témoignent les virulents débats suite aux études historiographiques de Ronald Rudin qui, des pages de la *Canadian Historical Review* et du *Bulletin d'histoire politique* à celles de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, en passant par un atelier tenu dans le cadre des assises de l'Institut d'histoire de l'Amérique française en 1998, ont secoué le microcosme historien.

Dans *Le passé composé*, Serge Gagnon ajoute sa pierre au jardin de la polémique semée par Ronald Rudin. Il inscrit néanmoins son essai historiographique dans une perspective plus large, confinant à l'épistémologie et à la méthodologie historiques. « Dans quelle mesure l'historien a-t-il fait progressé la "connaissance" du passé? » s'interroge-t-il. Sa réponse renvoie aux normes de la déontologie, car « le métier d'historien exige de qui l'exerce un dépassement de sa propre subjectivité, celle de son temps et celle de l'époque étudiée » (p. 17). Dès lors, l'argumentation s'articule à l'aune des révolutions méthodologiques ayant transformé le champ de l'histoire, celle de l'histoire critique fondée sur la vérification de l'authenticité des documents et de la crédibilité des témoignages, celle de l'histoire sociale qui, grâce à l'analyse